

CHAPITRE X

AVEC LES MANYOUEMA D'IPOTO

(Du 18 au 26 octobre 1887.)

Les chasseurs d'ivoire à Ipoto. — Leur manière de procéder. — Les capitaines des Manyouema et leurs razzias. — Moyens de prévenir les dévastations totales. — La croisade prêchée par le cardinal Lavigerie. — Nos chefs zanzibari. — Anxiété quant au capitaine Nelson et à sa troupe. — Nos gens vendent leurs armes pour manger. — Vols de carabines. — J'en exige la restitution. — Retour d'Oulédi et des hommes manquants. — Convention avec les capitaines manyouema pour la pension de Nelson. — Rapport de Jephson sur son voyage. — Rapports du capitaine Nelson et du docteur Parke. — L'alliance des sangs entre Ismaili et moi. — Nous quittons Ipoto.

La compagnie des chasseurs d'ivoire installée à Ipoto était arrivée cinq mois auparavant de la rive droite du Loualaba¹, comprise entre les confluent de la Lououa et du Léopold avec le grand fleuve. Leur voyage, où ils n'aperçurent ni herbe ni pays découvert et n'en entendirent même pas parler, avait duré sept mois et demi. Pendant une halte d'un mois à Kinnena, sur la Lindi, ils avaient construit une maison pour leur chef Kilonga Longa, qui vint les rejoindre avec le corps principal. Bientôt après il fit partir une expédition composée de 200 hommes armés de fusils et de 200 esclaves porteurs, avec mission de pénétrer aussi loin que possible vers le nord-est. Là ils tâcheraient de découvrir quelque région bien située, d'où leurs bandes pourraient rayonner dans les contrées environnantes, dévaster les cultures, brûler les huttes et réduire les indigènes en esclavage pour les échanger contre de l'ivoire. Leur nombre avait considérablement diminué par suite de combats fréquents et de l'insouciance coutumière aux esprits mal équilibrés, surtout après quelques succès.

¹ Un des noms que porte le Congo dans sa partie supérieure.

En arrivant à la Lenda, ils entendirent parler des triomphes d'Ougarrououé, et, faisant en sorte de ne pas « mouiller dans ses eaux », ils s'écartèrent du cercle de ses incursions. Ils passèrent la rivière et réussirent à atteindre le bord méridional de l'Itouri au sud de leur établissement actuel d'Ipoto.

Comme les indigènes refusaient de leur faciliter le passage de l'Itouri, ils coupèrent un gros arbre; au feu et à la hache ils en firent une pirogue, puis débarquèrent à Ipoto sur la berge opposée. A partir de ce moment ils se livrèrent à des razzias tellement sanguinaires et dévastatrices, que celles mêmes de Tippou-Tib et de Tagamoyo ne sauraient les égaler. Dans la région de la Lenda et de l'Hourou ils réduisirent en cendres tous les villages et assouvirent même sur les plantations leur rage de destruction; ils taillèrent en pièces les canots, fouillèrent toutes les îles, pénétrèrent à l'aide des moindres indices jusque dans les lieux les plus reculés pour satisfaire leur unique passion : massacrer les hommes, capturer les femmes et les enfants. A quelles limites vers le nord et vers l'est les Manyouema s'étaient-ils arrêtés? Les uns disaient à neuf jours de marche, les autres à quinze; mais, partout où ils avaient passé, on ne voyait que ruines et désolation; nous l'avions déjà constaté entre la Lenda et Ipoto. La forêt était transformée en un désert aride, et dans toute l'immense étendue soumise à leurs déprédations, à peine eût-on trouvé une case encore debout.

Ce que ces destructeurs avaient oublié de bananiers et de palmiers, de plantations de manioc et de maïs, l'éléphant, le chimpanzé, les singes grands et petits l'avaient piétiné, écrasé, changé en fumier putride; à la place des cultures poussaient, avec la rapidité du champignon, les diverses plantes à grandes feuilles originaires du sol, les roseaux et les buissons que les naturels avaient extirpés autrefois à la hache, la bêche et le couteau. Avec chaque saison, la brousse se faisait plus grande et plus forte; peu d'années avaient suffi pour effacer toute trace d'habitation et de travail.

D'Ipoto à la Lenda, la distance par notre route est d'environ 168 kilomètres. Si l'on admet que ce soit à peu près la limite des ravages de Kilonga Longa à l'est, et que ses razzias s'étendent aussi loin à l'ouest et au sud, voilà déjà une superficie de 112 000 kilomètres carrés livrée aux meurtres et au pillage.

Nous savons déjà, par les pages précédentes, quels ont été les agissements d'Ougarrououé et ce qu'il met toute sa vigueur d'esprit à accomplir encore. Nous connaissons les hauts faits des Arabes autour des chutes Stanley et sur la Loumami; quelle œuvre diabolique poursuivent Mouri Mouhala et Bouana Mohamed dans la région du lac Ozo, la source du Louloua. En traçant au compas, autour de ces divers centres, de vastes circonférences renfermant des surfaces de 100 à 150 000 kilomètres carrés, on pourrait se faire une idée des domaines que se sont attribués une demi-douzaine d'hommes résolus, aidés de quelques centaines de bandits; ils se partagent ainsi près des trois quarts de l'immense forêt du Congo supérieur, n'ayant d'autre but que de s'approprier, par le fer et le feu, quelques centaines de défenses d'éléphant. Lors de notre arrivée à Ipoto, les chefs manyouema Ismail, Khamissi et Sangarameni, trois beaux et vigoureux gaillards, garantissaient, vis-à-vis de leur maître Kilonga Longa, la bravoure de leurs hommes et les opérations à eux confiées. Alternativement chacun quittait Ipoto pour se rendre dans son sous-district. Ismaïlia était préposé à la surveillance de toutes les routes qui conduisent d'Ipoto à Ibouiri et se dirigent de l'est vers l'Itouri; Khamissi inspectait les rives de l'Ihourou et les régions orientales jusqu'à l'Ibouiri, et Sangarameni, toute la partie orientale et occidentale comprise entre l'Ibina et l'Ihourou, affluents de l'Itouri. Ils avaient en tout 150 combattants, dont 90 seulement armés de fusils. Kilonga Longa était encore à Kinnena et on ne l'attendait pas de trois mois.

Les combattants, sous les ordres des trois chefs, étaient des jeunes gens enlevés aux tribus Bakoussou et Balegga, puis formés au brigandage par les Manyouema, tout comme ceux-ci l'avaient été, en 1876, par les Arabes et les Ouassouahili de la côte orientale. L'accroissement prodigieux du nombre des bandits dans le bassin du Congo supérieur résulte de la tactique des traitants musulmans : ils tuent les aborigènes adultes et ne conservent que les enfants. On envoie les filles aux harems arabes, souahili et manyouema; les garçons apprennent à porter les armes et à s'en servir. Devenus grands et forts, ils épousent quelque servante du harem, et s'associent à leur tour aux sanglantes aventures des séides du maître. Un certain nombre des quotités du butin reviennent de droit au

grand commerçant, Tippou-Tib, par exemple, ou à Saïd bin Abed; les autres appartiennent aux chefs d'abord, et ensuite à leurs guerriers. En général, les plus gros morceaux d'ivoire, pesant plus de 16 kilogrammes, vont de droit au traitant; ceux de 9 à 16 kilogrammes sont attribués aux chefs; les simples bandits peuvent garder les parcelles, les débris, les défenses des petits éléphants, s'ils ont la chance d'en trouver. Aussi chacun des membres de l'association apporte-t-il tous ses efforts à la réussite de l'entreprise. Le grand chef leur fournit les armes, les forme à la discipline, mais reste chez lui, sur le Congo ou Loualaba, à se gorger de riz et de pilau, à s'abandonner aux excès du harem. Stimulés par la cupidité, ses lieutenants deviennent féroces et excitent leurs bandits à se ruer sur les villages pour faire main basse sur les enfants, le bétail, les vivres, les poules et l'ivoire.

Rien de tout cela ne serait possible si on ne les fournissait pas de poudre. Ils n'oseraient s'aventurer à un kilomètre de leurs stations. Si l'on en pouvait interdire l'entrée en Afrique, la retraite de tous les Arabes vers la mer serait immédiate et générale. Les chefs indigènes auraient bien vite fait de les repousser à la côte si les traitants n'avaient comme eux d'autres armes que les lances et les flèches. Que pourraient Tippou-Tib, Abed bin Sélim, Ougarrououé et Kilonga Longa contre les Bassongora et les Bakoussou s'ils n'avaient la poudre pour alliée? Comment les Arabes d'Oudjidji résisteraient-ils aux Ouadjiji et aux Ouaroundi, et comment ceux de l'Ounyamyembé se maintiendraient-ils dans le voisinage des archers et des lanciers de l'Ounyamouezi?

Un seul moyen existe d'empêcher l'extermination complète des aborigènes africains. L'Angleterre, l'Allemagne, la France et le Portugal, et les États de l'Afrique méridionale, ceux de l'Afrique orientale et l'État du Congo devraient s'entendre et prohiber formellement l'entrée de la poudre dans toutes les parties de ce continent, sauf pour l'usage de leurs agents, soldats et employés. En outre, ils devraient se saisir de tout l'ivoire qu'on apporte aux factoreries, car il ne s'en trouve pas aujourd'hui un seul morceau qui soit légitimement acquis. Chaque défense, chaque débris, la moindre parcelle d'ivoire en possession d'un trafiquant arabe est teinte de sang humain : un demi-kilogramme d'ivoire a coûté la vie à un homme, à une femme ou

à un enfant; pour moins de 3 kilogrammes on a brûlé une case; pour 2 défenses un hameau entier a été détruit; pour 20, tout un district, avec ses habitants, ses villages et ses plantations. Et parce qu'on utilise l'ivoire pour fabriquer des objets de luxe et des boules de billard, faut-il transformer le cœur de l'Afrique en un immense désert, et exterminer des populations, des tribus, des nations entières, et cela à la fin d'un siècle signalé par tant de progrès? Et ce trafic sanglant de l'ivoire, qui enrichit-il, s'il vous plaît? Quelques douzaines de métis arabes et nègres qui, si justice leur était rendue, iraient passer au bain le reste de leur vie de pirates!

En regagnant les pays civilisés après ces tristes découvertes, j'apprends que le cardinal Lavigerie a prêché une croisade contre les trafiquants d'ivoire et qu'un mouvement se propage en Europe pour combattre par la force des armes, à l'instar des anciens chevaliers, les Arabes et leurs alliés et les poursuivre dans les forteresses les plus reculées de l'Afrique centrale. Ce projet est bien digne de ceux qui applaudissaient Gordon quand il partit avec une baguette blanche et une demi-douzaine de serviteurs pour délivrer toutes les garnisons du Soudan, tentative que n'auraient osé entreprendre, à ce moment même, 14 000 de ses compatriotes sous les ordres d'un des plus habiles généraux anglais. Nous nous disons gens raisonnables et pratiques, mais quand, de temps à autre, se fait entendre la voix de tel ou tel enthousiaste, Gladstone, Gordon, Lavigerie, un souffle de don quichottisme passe sur le monde civilisé. La dernière folie qu'on m'ait contée à ce sujet est celle-ci: un groupe de 100 Suédois, qui ont versé chacun 625 francs, va débarquer quelque part sur la côte orientale de l'Afrique, et s'avancer jusqu'au Tanganyka, ostensiblement pour mettre un terme au trafic des marchands d'esclaves, en réalité pour se suicider de compagnie.

Mais ce sujet n'est pas celui de notre livre; nous avons à faire maintenant plus ample connaissance avec les Manyouema et à les comprendre mieux que nous ne nous serions jamais attendu à le faire.

Ils n'avaient pas entendu parler de nos chefs partis en quête de vivres pour Nelson et ses gens. — Une caravane affamée ne pouvait mettre pour arriver à Ipoto moins de temps que six hommes intelligents et actifs: nous commençons donc à crain-

dre qu'au nombre de nos pertes il ne fallût aussi compter celle des Zanzibari. Nous avons suivi leurs traces jusqu'au passage de la rivière, le 14 et le 15 octobre; ils avaient dû continuer à la remonter; peut-être, grâce à leur habituelle incurie, s'étaient-ils laissé surprendre par les sauvages de quelque village inconnu? — Pour le capitaine Nelson et ses gens, jamais l'inquiétude ne nous quitta durant ces treize jours. Leur situation, à vrai dire, n'était guère plus mauvaise que ne l'avait été la nôtre. La forêt les environnait, mais ils n'avaient point de bagages à porter. Les plus valides pouvaient battre les alentours ou bien retourner au lieu où nous avons trouvé des vivres le 3 octobre, simplement une journée de marche, une heure par les canots. Les baies et les champignons abondaient sur la crête des collines au-dessus de leur camp; et cependant l'anxiété nous dévorait, et l'un de nos premiers soins fut de chercher des porteurs pour aller querir l'escouade; on m'en promit pour le lendemain.

Provisoirement, nous reçûmes trois chèvres et douze corbeilles de maïs, six épis par tête, soit deux bons repas, dont je me sentis rafraîchi et réconforté. Mais, ou bien la nature nous pourvoit d'un bon estomac et oublie de nous donner de quoi le remplir, ou bien elle étale la nappe sous nos yeux et nous refuse tout appétit. Depuis la veille nous nous régaliions de pilau et de ragoût de chèvre, quand indispositions et malaises accoururent à l'envi. Nos dents ne savaient plus mâcher la viande; nos organes digestifs dédaignaient une nourriture trop riche, ou, pour mieux dire, nous avons mangé trop gloutonnement au début; les polentas et le maïs rôti nécessitent une forte dépense de suc gastrique: l'offre ne pouvait suffire à la demande.

Les Manyouema avaient plus de 150 hectares cultivés en maïs, 2 en riz et autant en fèves, de belles cannaies; ils possédaient une centaine de chèvres, volées aux indigènes. Les huttes qui leur servaient de greniers contenaient d'immenses provisions de maïs, razié dans quelque village des rives de l'Itouri et encore entouré de ses feuilles. Leurs bananeraies promettaient une récolte abondante et tous semblaient jouir de la plus vigoureuse santé.

Au début, on le voit, nous avons été reçus avec une hospitalité fastueuse, mais, le surlendemain, quelque froideur se

glissa dans nos rapports. Les ballots des blancs, pensaient-ils, contenaient des objets dignes d'être offerts aux Manyouema. Par malheur, les perles de première qualité, qui auraient suffi pour acheter toute leur provision de maïs, nous les avons perdues dans le naufrage d'une pirogue près des chutes de Panga, et, au-dessous du campement d'Ougarrououé, des déserteurs avaient emporté les burnous arabes soutachés d'or : plus de beaux vêtements, plus de beaux colliers précieux ! Donc, ils se mirent après nos hommes pour se faire livrer tout ce qu'ils possédaient : chemises, bonnets, robes, vêtements de coton, couteaux, ceintures. Nous n'avions rien à dire, ces objets leur appartenant en propre ; mais de plus pauvres parmi nos gens, voyant ces heureux vendeurs largement pourvus de mets succulents, commencèrent par leur porter envie, puis en vinrent à nous voler. Ils livrèrent aux exploiters fournilment, coutelas, baguettes de fusil et jusqu'à leurs remingtons. Ainsi, après avoir échappé aux tribus sauvages, à la famine et aux périls de toute sorte, nous étions maintenant menacés de devenir les esclaves des trafiquants arabes. Malgré ma promesse de payer chaque objet trois fois sa valeur après l'arrivée de l'arrière-garde, nous ne recevions plus que deux épis de maïs par tête et par jour, « un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! » ; ces cotonnades, où étaient-elles ? Je leur demandais seulement six épis de maïs par homme et par jour pendant les neuf jours de repos que je voulais donner à la caravane, mais ils se donnaient les airs de croire que nous étions venus dans la seule intention de les combattre. Trois carabines disparurent, et là-dessus nos chefs ne purent donner le moindre renseignement. Si réellement les Manyouema nous soupçonnaient de mauvais desseins, ils ne pouvaient mieux faire que d'acheter nos armes pour en arriver à nous dicter bientôt leurs conditions.

Le 21, six autres carabines ne se retrouvent pas. A ce taux, c'est, à courte échéance et sans rémission, la ruine de notre caravane, échouée au cœur de l'immense forêt et séparée en trois tronçons, dont l'un à l'est et l'autre à l'ouest n'attendaient leur salut que de notre intervention. Avancer ou battre en retraite était également impossible. Nous n'avions guère que le choix entre la mort et une soumission absolue au chef qui prétendait être désormais notre maître. Mais je résolus

de tenir tête au mauvais sort, soit en le provoquant immédiatement, soit en le détournant par une action prompte et énergique.

On fait l'appel ; les hommes qui ne peuvent présenter leurs armes sont garrottés et condamnés à recevoir vingt-cinq coups de fouet. Après beaucoup de bruit et de tapage, un des coupables allait subir sa peine quand un homme s'avance et demande à être entendu :

« Celui-ci est innocent, maître. J'ai sa carabine dans ma hutte. Je l'ai enlevée hier soir à Djouma (un des cuisiniers), fils de Forkali, qui la vendait à un Manyouema. Djouma l'aura volée à cet homme. Je sais qu'ils disent tous qu'on leur a enlevé leur carabine pendant leur sommeil. Cette fois, c'est bien vrai ! » Pendant ce temps, Djouma avait pris la fuite, mais on le trouva caché dans un champ de maïs. Il nous dit qu'à l'instigation de son dénonciateur il avait volé deux carabines et les lui avait remises contre promesse de recevoir en échange une chèvre ou du blé ; la chose était peut-être exacte, car nos gens sont presque tous capables de jouer de semblables tours ; mais l'histoire était boiteuse, peu vraisemblable et fut rejetée. Un autre homme survint qui accusa Djouma de lui avoir dérobé sa carabine. Le fait ayant été prouvé et confessé par le malheureux cuisinier, celui-ci fut jugé et condamné à être pendu sur l'heure.

Il était donc manifeste que les Manyouema achetaient nos armes sous main pour quelques épis de maïs. J'envoyai chercher les principaux parmi les notables et demandai une restitution immédiate, les prévenant qu'ils auraient à subir les conséquences d'un refus. D'abord, ils se montrèrent fort irrités, chassèrent les Zanzibari du village, et tout annonçait une lutte qui pourrait amener le naufrage de l'expédition. Impossible de se fier à des hommes si complètement démoralisés par tout ce qu'ils avaient souffert et qui, capables de se vendre pour quelques épis de maïs, avaient perdu jusqu'au désir de défendre leur vie. Pour être brave il faut avoir le ventre plein. La mort était à peu près sûre d'avoir le dernier mot ; mais, de notre part, montrer trop de mansuétude n'eût été que reculer pour mieux sauter. Outre les onze carabines, nos gens avaient livré 3 000 cartouches. Je réitérai aux Arabes l'ordre formel d'avoir à me restituer le tout, sans quoi je saurais trouver un